

# Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 72

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248860>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27<sup>me</sup> année LE PAYS

## Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

### Entrée à Vienne

C'est le 9 mai 1809, deux mois juste depuis ma séparation d'avec ma famille, que nous passions devant la porte à grillage en fer du faubourg de Wilden, autrement dit d'Italie. On voyait au travers une multitude désœuvrée, consternée et méditative. La halte fut courte, on poussa la marche jusqu'à Ebersdorf, qui peut être comparé au St-Cloud de Vienne.

Comme de coutume, rien n'existait en approvisionnement.

Le lendemain, à l'aube, on se transporta. Les sapeurs en tête, dans les environs pour amasser des provisions.

Entré dans un village de belle apparence, la majeure partie des maisons avait des cuirassiers et des écriteaux portant en grosses lettres. « *Sauve-garde de l'Empereur* » l'avis était bon, il fut suivi.

On passait outre, et après avoir parcouru dans tous les sens cette riche ville, nous découvrimmes à l'extérieur du côté de midi, un hangar qui fixa notre attention. Nous nous préparions à le visiter quand un monsieur nous abordant sur un ton de civilité, nous dit: « J'en

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 2

## Par une nuit d'hiver

— Avec cela que je suis un fainéant ! Le métier de cantonnier est si doux ! Toute la journée sur la grand'route, s'éreinter à casser des pierres. Peiner comme un forçat...

— Autrefois tu ne peinais pas tant et tu gagnais davantage.

— Autrefois je me laissais duper.

— Autrefois nous étions heureux.

Cette parole navrante clôt le dialogue. Simon qui a trouvé les balles, les met avec le plomb dans une pochette dont il porte la corde à son cou. Il enfonce pieds et souliers dans d'épais chausses. Puis il entoure sa gorge d'un lainage, se coiffe de son gros bérêt de drap, qui descend jusqu'à ses sourcils. Le voilà prêt.

— Bonsoir, dit-il. Et il fait trois pas. Sa femme est tout à coup devant lui.

« suis le propriétaire, il y a de quoi vous bien recevoir ; je n'ai pas la clef sur moi, je vais la chercher, dans un moment je suis à vous » et en effet il disparut. Au bout de quelques minutes il revint, nous étions en train de boire et de manger ; loin de se fâcher, il s'empara d'un verre qu'il remplit et trinqua avec nous. Dès que nous fûmes bien rassasiés, cet honnête homme nous désigna lui-même les futailles à emporter.

J'avais remarqué dans un verger une belle jument noire avec son poulain, que j'allai chercher sans éprouver le moindre obstacle ; d'autres avaient amené un char ; après le changement, sur le point de quitter le lieu, on demanda quelqu'un pour conduire. Un individu se présenta : la seule condition qu'il fit, fut de lui laisser le tout, ce que voyant confirmé, les habitants qu'on dépouillait se pressaient autour de nous, appuyant nos bayonnettes contre leurs poitrines, nous suppliant de les enfoncer... Ce spectacle était vraiment déchirant !

*Bien mal acquis ne profite guère*, dit un vieil adage, en voici une preuve. A peine de retour, qu'un ordre improvisé nous fait monter sur un grand radeau que les pontonniers venaient de construire près de là.

C'est dans cette occasion que j'ai vu Napoléon attacher des chevaux deux à deux par les queues, et les chasser au Danube par des mouvements de bras.

Il était dur pour nous d'abandonner un butin qui nous avait tant coûté de peine à se procurer, et encore à jeun, harassés de fatigue. Six heures sonnaient à l'horloge du château lorsque nous voguâmes sur ce frêle esquif, sans garde-fou, allant au gré des flots, à-vau-l'eau.

— O Simon, ne sors pas. Reste, je l'en supplie. Tu vas te faire mettre en prison. Il ne nous manque plus que cette douleur. La nuit est claire, le bois hanté peut-être, Simon, tu seras vu, tu seras reconnu. Déjà on te soupçonne d'avoir tué ces deux lièvres qu'on a trouvés ficelés ensemble et cachés dans le gaulis.

Il recula légèrement et ricana :

— Ah ! ah ! vraiment ! Qui t'a dit cela ?

— Quelqu'un de bon.

— Laurence, n'est-ce pas ? de la part de son mari, pour chercher à me faire peur.

— Pour que tu réfléchisses...

— Qu'ils réfléchissent eux-mêmes. Leur tour viendra. Je les menacerai, moi aussi.

— Oh ! Simon, que dis-tu ? Laurence m'a avertie par pitié pour nous. Songe donc qu'à tout instant tu peux rencontrer Antoine.

— Je m'en moque bien. Je ne le crains pas.

Il repoussa Madeleine, ouvrit la porte et la referma de façon à faire crouler la maison. Et, alors, contre cette porte qui branlait, il y eut

Nous descendimes le courant du fleuve profond, large et rapide, on échangeait des coups de fusil, le terrain nous étant vivement disputé. Une fois campés dans des fougères, on nous munir de pelles et de pioches pour creuser des fossés et se garantir des projectiles, le siège allait se faire.

Cette rude manœuvre m'avait causé des ampoules, pendant deux heures d'un travail assidu. Un de nos obus éclata sur la place dans un hôtel où personne ne se dérangea, étant voté et à l'épreuve en pareil cas.

La ville rendue, on nous tint bloqués dans l'île adjacente au Prater, promenade publique, connue d'abord sous le nom de Schœcker, ensuite de Napoléon ; après le général Mouton, son aide de camp fut créé comte de Lobau qui lui est resté.

Celui désert n'est propre qu'à abriter les bêtes fauves que le tumulte et le bruit des armes effarouchaient, (biches et cerfs apprivoisés) ; en fuyant par troupes de vingt à trente à la fois, nous en abattimes un ; sa chair cuite semblait de la filasse, d'ailleurs c'était la saison où ces animaux étaient en rut. Dans un dénuement complet de subsistance, réduits à manger des brins de racines nutritives parsemées çà et là : chaque fois qu'on se rendait aux distributions, les premiers venus étaient servis. Un jour, je ramassai des miettes de biscuit dans des crotins, que j'avalai après avoir écarté la poussière ! un marron d'Inde, pris pour chataigne, était trop amer.

**Visite impromptue de l'Empereur à la 1<sup>re</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 37<sup>e</sup> dans l'île Lobau.**

J'essaie, non sans regrets, de tracer le récit

deux bras qui se tordirent, un visage qui se colla, des lèvres qui appelèrent encore. Rien ne répondit : l'homme s'était éloigné.

Il s'en allait sur ses chausses, sans bruit, comme un fantôme. Sournoisement, oui, mais il n'avait encore ni l'œil bien avide, ni l'oreille trop au guet. Ce n'était guère l'heure des rencontres. Sous bois les braconniers tendent plutôt la fortune au petit jour ou vers la fin de la nuit. Et lui, Simon, s'était donné de l'avance. Le matin même, de loin, très loin, Franck avait aperçu le chevreuil dans un fourré. Boiteux, incapable de braconner lui-même, il avait parlé à Simon. Ils étaient peut-être les seuls à connaître cette aubaine. Un chevreuil, une prise superbe ! et quise paierait cher chez Mathurin, le charbonnier, l'ami et le complice de tous les filous du pays. Car c'était par la hutte de Mathurin que passait tout le gibier de contrebande.

En attendant, il fallait gagner du terrain.

Comme l'avait dit Madeleine, la nuit était claire, la lune brillait. Grise, faible, incertaine. En dispute déjà avec les avalanches dont le ciel